Document généré le 24 avr. 2024 16:08

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Julien Gracq
Contre l'évanescence et la fragilité du monde

Robert Dion

Numéro 39, mars–avril–mai 1990

URI : https://id.erudit.org/iderudit/19794ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Dion, R. (1990). Julien Gracq : contre l'évanescence et la fragilité du monde. *Nuit blanche*, (39), 71–72.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Julien Gracq
Contre l'évanescence et la fragilité du monde

Sans doute à toujours l'évoquer en perpétuons-nous indirectement l'effet : il reste que l'entrée dans la prestigieuse collection de la Pléiade constitue pour un écrivain une manière de consécration — surtout si cet écrivain est un contemporain : les précédents sont rares (Yourcenar, Julien Green) et les places, chèrement disputées. C'est pourquoi la parution du premier tome des** *Œuvres complètes*[1] **de Julien Gracq est un événement. Il s'agit, ni plus ni moins, de l'intronisation de l'un des derniers grands seigneurs de la littérature française.

À cet effet de consécration, s'adjoint une seconde répercussion, qui vaut que je m'attarde ici à cette publication. L'« effet Pléiade » joue aussi sur le statut des textes eux-mêmes, qui acquièrent soudain du seul fait de leur juxtaposition une cohérence jusque-là insoupçonnée. Dès lors, on ne lit plus une somme d'ouvrages, mais une « œuvre ». Ainsi, paradoxalement, une œuvre comme celle de Julien Gracq, qui aborde tous les genres littéraires et s'étale sur plus d'un demi-siècle, prend tout à coup l'aspect d'une fresque patiemment composée et exécutée.

S'agit-il là d'un effet pervers ? C'est ici que l'activité de relecture prend tout son sens. Le critique aime à dessiner la courbe ascendante qui semble mener l'activité créatrice de sa source à son accomplissement ; il aime, suivant la belle expression de Gracq, à se « mettre en main le fil conducteur capable de coudre magiquement toutes les pages d'une œuvre de la première à la dernière ». Aussi, à l'heure des bilans, faut-il se défier de cette pente naturelle. Ceci dit, à défaut de présenter l'unité toujours un peu fictive qu'y mettent les critiques, l'œuvre de Gracq manifeste une exigence constante, têtue, qui en règle les dispersions. Par delà les différences, en effet, se font jour quelques partis pris qui informent l'ensemble de l'œuvre.

Une langue somptueuse comme un drapé de théâtre

Du ***Château d'Argol***, premier roman étonnamment primesautier, à ***Penthésilée***, traduction-adaptation du célèbre drame de Kleist, la distance est énorme, que ce soit sur le plan de la technique ou de la thématique. Pour ne nous en tenir qu'aux romans (et en faisant abstraction du ***Balcon en forêt***, qui ne paraîtra que dans le second tome des ***Œuvres complètes***), disons qu'entre ***Le château d'Argol***, livre charmant et biscornu, tissé de références au romantisme allemand et au roman gothique, et ***Le rivage des Syrtes***, œuvre « parfaite » qui s'attache à décrire le crépuscule d'une société aspirant à sa propre et inéluctable désintégration, l'élargissement de la perspective et l'approfondissement de la réflexion sont manifestes. Les gains techniques y sont, par ailleurs, stupéfiants, qu'illustrent à l'envi un art admirable, quasi flaubertien, du *fondu*, et une puissance inouïe de la description, fondée sur une maîtrise de la *surcharge* dont cette phrase peut donner l'idée : « Devant nous, pareil au paquebot illuminé qui mâte son arrière à la verticale avant de sombrer, se suspendait au-dessus de la mer vers des hauteurs de rêve un morceau de planète soulevé comme un couvercle, une banlieue verticale, criblée, étagée, piquetée jusqu'à une dispersion et une fixité d'étoile de buissons de feux et de girandoles de lumière. » Ce n'est pas l'un des moindres mérites de l'idiolecte gracquien que de nous rendre, par moments, la langue française un tant soit peu *étrangère*. Ainsi, tout comme la ville d'Orsenna dans ***Le rivage des Syrtes***, la langue de Julien Gracq s'avère, d'une certaine façon, dépaysante.

C'est à une autre esthétique, celle-là du fragment et de la rupture, qu'appartiennent les poèmes en prose de ***Liberté grande***. Bien que la langue soit ici bien reconnaissable, somptueuse comme un drapé de théâtre, l'effet obtenu ne rappelle en rien celui des romans. Sous des dehors inoffensifs, bien masqués par une écriture classique, les poèmes sont pareils à de petites machines infernales qui éclateraient au dernier moment. Nous ne savons plus guère, à lire le poème intitulé « Venise », si nous sommes chez Gracq ou chez Rimbaud ; nous ne savons pas davantage si c'est Gracq ou Borges qui nous invite à « Galvaniser l'urbanisme ». Tout se règle, ici, dans un art vertigineux de la chute. ▸

Gracq essayiste

Dans ce premier tome des ***Œuvres***, me semblent moins bien résister à une relecture attentive la plupart des essais de Gracq. Pour un pamphlet tel que ***La littérature à l'estomac***, qui garde toute sa vigueur et son mordant, combien de pages ennuyeuses consacrées à Breton (dans ***André Breton. Quelques aspects de l'écrivain***) ou à Novalis (dans ***Préférences***). Tout n'est pas inintéressant, bien entendu. Les pages consacrées à la littérature contemporaine (« Pourquoi la littérature respire mal », ***Préférences***), à Lautréamont (« Lautréamont toujours », ***Préférences***) et à quelques autres ne manquent pas d'aperçus inédits et d'exposés pénétrants ; seulement elles ressortissent, le plus souvent, à une critique d'adhésion, voire à une critique d'humeur (*dixit* ce titre : ***Préférences***), qui nous semblent aujourd'hui singulièrement datées. Avant de porter un jugement définitif sur Gracq essayiste, il faudra cependant attendre la parution du second tome des ***Œuvres***, où paraîtront des textes aussi célèbres que ***Lettrines I*** et ***II***, ***En lisant, en écrivant***, etc.

Outre une langue portée à son plus haut degré de perfection et de musicalité, les textes de Julien Gracq ont ceci de commun qu'ils explorent systématiquement les avenues de la pulsion de mort. Il n'est pas un ouvrage où n'affleure, sous l'un ou l'autre avatar, une volonté irrépressible d'anéantissement. Les meurtres en série évoqués dans ***Le château d'Argol***, la volonté de suicide qui confère sa fascination au personnage central du ***Beau ténébreux***, la destruction d'Orsenna provoquée par Aldo dans ***Le rivage des Syrtes***, indiquent assez la malédiction qui pèse sur les personnages des romans de Julien Gracq. Cette malédiction va d'ailleurs jusqu'à contaminer les essais et les poèmes, qui évoquent également les menaces de la barbarie et de la dissolution. À ce sujet, la fascination de Gracq pour le roman de Jünger, ***Sur les falaises de marbre***, est éloquente. Tout se passe, en somme, comme si le monde de Gracq était cerné de toutes parts, *fait comme un rat*. À un monde précaire, menacé de l'intérieur comme de l'extérieur, Gracq donne une épaisseur, une matérialité, voire une lourdeur, quasi exagérées, en tout cas compensatoires. Pour Gracq, il semble que l'écriture, comme mise en forme, constitue à proprement parler un remède contre l'évanescence et la fragilité du monde. C'est ainsi que prend tout son sens, c'est-à-dire son sens tragique, une œuvre qui est, avant tout, *œuvre de style* ■

Robert Dion

1. Julien Gracq, ***Œuvres complètes***, Tome I, Paris, éditions Gallimard, Collection « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, 1447 p.

NOURRISSEZ VOTRE BÊTE DE SON

devenez

membre

692-2575

Le Neuvième Radiothon: 21 au 25 mars.

À CKRL-MF: CADAVRE-EXQUIS «Magazine Littéraire»

présenté par la LIBRAIRIE PANTOUTE Les mardis à: 17H00